

# Au-dessus de la haine

## Jean Lacoste

Après le colloque du Centenaire d’Au-dessus de la mêlée à la Sorbonne, un autre volet de la commémoration de ce centenaire s’est déroulé en Bourgogne, à Avallon, le 17 novembre 2014. Le Ciné-club François-Truffaut, avec qui un partenariat nous lie depuis plusieurs années maintenant, a projeté La Grande Guerre de Mario Monicelli. Ce film était précédé par une conférence de Jean Lacoste, Au-dessus de la haine, illustrée de documents et de photos, et d’une conférence de Jean Antoine Gili critique et fondateur du Festival du film italien d’Annecy, La guerre de 14-18 en Italie.

Le 24 novembre, à Lons-le-Saunier, à l’Université Ouverte de Franche-Comté, un auditoire très nombreux, là-aussi, a suivi la conférence de Jean Lacoste. (NDLR)

Voici le visage de Romain Rolland au moment où il a reçu le prix Nobel 1915 de littérature pour son roman *Jean-Christophe* : « beau visage à tous sens », disait Montaigne, visage de paix, lumineux, mais aussi visage austère d’un homme que ses convictions vont entraîner dans de douloureuses polémiques, à propos de son article de septembre 1914, « Au-dessus de la mêlée », un classique du pacifisme.

Le pacifisme ? Si l’on en veut une formule concentrée, on peut dire comme Jacques Prévert dans « Barbara », de *Paroles*, au lendemain d’une autre guerre : « Quelle connerie la guerre » !... Tout est dit, mais une fois que l’on a dit cela, bien des questions restent entières ; pourquoi cette guerre-là, pourquoi, en général, la persistance des guerres dans l’histoire, et aujourd’hui encore, aux frontières de l’Europe ; quelles sont les causes, les motivations, les buts, voire les « lois » de la guerre ? Est-il vrai que si *vis pacem para bellum*, « si tu veux la paix, prépare la guerre » ? Est-il correct de distinguer comme les théologiens – comme si parler latin rassurait – le *jus in bellum*, le droit de l’entrée en guerre, et le *jus in bello*, les règles pendant la guerre ? Y a-t-il des « guerres justes », dans lesquelles il est légitime d’entrer, et des guerres « sales » ? Autant de questions qui se posent avec acuité à chaque conflit... à chaque « mêlée », et qui vont hanter Rolland, comme elles nous hantent.

Nous célébrons le centième anniversaire de la publication de l’article de 1914, « Au-dessus de la

mêlée », un texte aussi célèbre que méconnu des débuts de la Grande Guerre, digne du Victor Hugo des *Actes et paroles* par la puissance de la rhétorique et la hauteur de vue.

Méconnu, en effet... « Au-dessus de la mêlée » en fait désigne deux textes : d’une part, l’article proprement dit daté du 15 septembre 1914 et publié dans le supplément du *Journal de Genève* des 22-23 septembre. Et ensuite un volume publié en septembre 1915 par l’éditeur Ollendorff, (l’éditeur de *Jean-Christophe*) qui comprend, outre l’article mentionné, un ensemble de quinze autres articles publiés dans l’année. C’est ce recueil qui vient d’être republié par les éditions Payot, opportunément. Il est désormais possible de lire cet ensemble de textes, qui n’avait pas été repris depuis une édition de 1953 aux éditions Albin Michel, sous le titre *L’Esprit libre*, associé à un autre recueil d’articles, *Les Précurseurs*, des textes qui ont suscité, dès l’instant où ils ont commencé à circuler, en France et en Europe, de manière souvent incomplète ou déformée, à la fois tant de résistances et de calomnies, mais aussi tant de marques touchantes d’approbation, au front comme à l’arrière, tant de respect et d’admiration, mais aussi tant de critiques et tant d’animosité, tant de passions, tant de lettres anonymes,

Tant de haine...

Essayons nous-mêmes de nous placer « au-dessus de la haine » – c’était le titre original, dans le manuscrit, préférable sans doute au titre actuel, qui peut suggérer une distance, voire une indifférence qui n’est certainement pas dans l’esprit de Rolland.

« Pacifisme »... ai-je dit. Peut-être faut-il nuancer, notamment en remplaçant ce texte de circonstance dans l’ensemble de l’œuvre de Rolland, de sa pensée sans cesse en mouvement, en perpétuelle métamorphose. Sa devise n’était-elle pas la formule de Goethe, dans le *Divan*, « Meurs et deviens » ?

Mais qui était Rolland en 1914 pour que cet article ait un tel retentissement ?

Rolland est né dans la Nièvre, à Clamecy, en 1866, l’année de la décisive bataille de Sadowa qui a vu la victoire de la Prusse et du militarisme sur l’Autriche-Hongrie, sur la monarchie vieillissante et décadente : c’est le début de la Vienne fin-de-siècle.

Rolland meurt fin décembre 1944 à Vézelay, de sorte qu’on peut dire qu’il a connu trois guerres avec l’Allemagne (1870, 1914 et 1940). Il faut avoir cela

présent à l'esprit quand on parle du pacifisme de Rolland et de sa volonté de maintenir un lien avec la « vieille Allemagne », celle des poètes, des philosophes et des musiciens.

Sa famille s'installe à Paris quand il a 14 ans et, contrairement à bien des jeunes gens de province montés à Paris, il n'est pas séduit par la capitale ; ce n'est pas un Rastignac. Il poursuit des études qu'on peut juger brillantes (École normale supérieure, agrégation d'histoire) – sa formation d'historien scrupuleux se manifestera dans le souci permanent de rassembler des documents qui sont autant de témoignages dans les journaux qu'il tient – et il passe ensuite en 1889-1890 deux années formatrices à Rome, au Palais Farnèse, où il se lie d'amitié avec une vieille dame de l'aristocratie allemande, qui avait été l'amie « idéaliste » de Wagner, de Nietzsche, de Liszt : Malwida von Meysenbug (qui meurt en 1903), et avec laquelle il échange une riche correspondance sur la culture allemande et critique fort tôt le militarisme prussien, le « bismarckisme ».

De retour à Paris, il se lance dans des expériences peu concluantes au théâtre, notamment commence un cycle de pièces sur la Révolution française (une dizaine au total), puis, après un premier succès, en 1903, avec sa brève *Vie de Beethoven*, dans laquelle il définit une forme authentique d'héroïsme de la joie, il commence à écrire ce roman en dix volumes, *Jean-Christophe* (1903-1912), l'histoire d'un musicien allemand qui est amené à vivre à Paris et en Italie : c'est, dit-il, Beethoven dans le monde contemporain... Un roman qui eut un succès considérable... mondial... qui va lui valoir le prix Nobel.

Rolland va donc se retrouver être le mentor, l'inspirateur de toute une génération de jeunes gens idéalistes qui ne peuvent se satisfaire de l'esprit de la France d'alors, de ce mélange de matérialisme grossier et de scientisme plat qu'on qualifie de Belle époque. Il va exprimer les aspirations spirituelles de ces jeunes gens avec le personnage d'Olivier dans *Jean-Christophe*, que d'autres manifesteront aussi : son ami Paul Claudel par sa conversion au catholicisme, Bergson, le philosophe, par la notion d'évolution créatrice, Charles Péguy par une forme presque mystique de socialisme, forgée dans l'affaire Dreyfus. Pour Rolland, qui a enseigné à la Sorbonne et à l'École normale, ce seront ses jeunes élèves, ses « petits » qui vont partir à la guerre : toute une génération – « jeunesse héroïque du monde » – qui sera fauchée par la guerre (comme Péguy), en tout cas trahie, trompée, manipulée.

La guerre est déclarée le 1<sup>er</sup> août. La mobilisation générale intervient le 2. Romain Rolland l'avait anticipée, cette guerre ; elle était d'ailleurs présente dans tous les esprits depuis longtemps, depuis la défaite de 1870 et l'obsession de la revanche, elle était devenue prévisible depuis les incidents avec l'Allemagne au Maroc en 1905 et Rolland avait décrit cette présence menaçante dès *La Nouvelle journée*, le dernier volume de *Jean-Christophe*, en 1912 :

*L'incendie qui couvait dans la forêt d'Europe commençait à flamber. On avait beau l'éteindre ici, plus loin il se rallumait ; avec des tourbillons de fumée et une pluie d'étincelles, il sautait d'un point à l'autre et brûlait les broussailles sèches.*

Pourtant, en août 14, Rolland est heureux. Il avait écrit le 27 avril 1914 : « Je traverse une crise de vie renouvelée, une crise de bonheur. (Elles ne sont pas trop fréquentes dans ma vie.) ». En août 14, il se trouve en Suisse, il a achevé sa grande œuvre, il est amoureux d'une actrice américaine, Thalie. Et le 31 juillet, le jour de l'assassinat de Jaurès, il écrit dans son Journal :

*L'air est délicieux, le parfum des glycines flotte dans la nuit et les étoiles brillent d'un éclat si pur ! C'est dans cette paix divine et cette tendre beauté que les peuples d'Europe commencent le grand égorgement. Tant il est vrai que, même envisagé lucidement, le phénomène de la guerre est trop monstrueux pour être perçu dans sa réalité concrète par les civils.*

Le 22 août 1914, 27.000 soldats français perdent la vie en une seule journée...

*Je voudrais être mort – écrit-il dans son Journal des années de guerre –. Il est horrible de vivre au milieu de cette humanité démente, et d'assister, impuissant, à la faillite de la civilisation. Cette guerre européenne est la plus grande catastrophe de l'histoire, depuis des siècles, la ruine de nos espoirs les plus saints en la fraternité humaine.*

La rhétorique est forte, elle nous est peut-être devenue étrangère, mais qui peut nier la puissance de cette légitime indignation ?

Le 29 août, Rolland apprend dans la *Gazette de Lausanne* la destruction de Louvain, en Belgique ; indigné, il écrit à une amie italienne, Sofia Bartolini, le jour même : « A-t-on vu jamais depuis Attila rien de pareil à la ruine méthodique et complète de Louvain ? Louvain et ses trésors d'art, de science, la ville sainte ! » Sa première manifestation d'indignation a été provoquée par les atteintes aux biens culturels. « Qu'on tue des hommes ! Mais veut-on tuer l'Esprit, toute la grandeur des siècles ? » Vraie question, philosophique, que Rolland se reposera plus tard en apprenant, dans les années 40, les bombardements alliés sur des villes d'égale importance culturelle comme Dresde... Qu'est-ce qui est le pire ? Tuer les êtres ou tuer ces « choses » du passé que sont les œuvres d'art, ce patrimoine ?

Rolland s'interroge :

*Parmi tant de crimes de cette guerre infâme, qui nous sont tous odieux, pourquoi avons-nous choisi, pour protester contre eux, les crimes contre les choses et non contre les hommes, la*

*destruction des œuvres et non pas celle des vies ?*

Rolland lui-même répond :

*Au-dessus de ces vies qui passent, passe sur leurs épaules l'Arche sainte de l'art et de la pensée des siècles. (...) Que l'Arche soit sauvée ! À l'élite du monde en incombe la garde. Et puisque le trésor commun est menacé, qu'elle se lève pour le protéger.*

Sous le coup de cette indignation, il rédige une lettre ouverte publiée le 2 septembre 1914, un appel à l'écrivain naturaliste Gerhart Hauptmann (1862-1946), prix Nobel de littérature en 1912, et pacifiste, avant guerre, en le sommant de condamner les actes de barbarie de l'armée allemande, tout en soulignant son attachement à la « vieille Allemagne » : « Je ne suis pas, Gerhart Hauptmann, un de ces Français qui traitent l'Allemagne de barbare ». Mais, en même temps qu'il invoque les penseurs de la « vieille Allemagne », au premier rang desquels il place Goethe, qui avait refusé de se laisser entraîner par la ferveur patriotique allemande, antifrançaise, de 1813, Rolland dénonce vigoureusement « la guerre impie » menée par le militarisme prussien. Dans sa correspondance avec Malwida von Meysenbug vers 1890-1900, il avait déjà dénoncé ce culte de la force et de la guerre.

Il dénonce ici l'archarnement contre « l'infortuné petit peuple belge », infortuné et innocent... la destruction des monuments, cet héritage européen commun : « Vous bombardez Malines, vous incendiez Rubens. Louvain est en cendres. » D'où la question si forte, qui ne sera comprise par aucun des deux côtés en guerre, « êtes-vous les petits-fils de Goethe ou d'Attila ? ».

Hauptmann répondra indirectement qu'il est certes « déplorable » de détruire des Rubens « dans la mêlée », mais « la guerre, c'est la guerre ». Pour sa part Rolland refuse de croire que la guerre est une fatalité en quelque sorte biologique ou une nécessité anthropologique. « La guerre, écrit-il, est le fruit de la faiblesse des peuples et de leur stupidité. » Elle est de la responsabilité des peuples et donc des élites qui l'acceptent. C'est cette démission de ces élites qu'il condamne.

Le pacifisme de Rolland est à ce moment un pacifisme d'abord culturel et spirituel, qui se préoccupe de ce qui lui semble être le domaine privilégié des intellectuels, des artistes, des universitaires, des élites, l'Esprit, en qui s'incarne la civilisation européenne.

Mais en fait Rolland n'est nullement insensible au sort des hommes mêmes, et en se préoccupant d'abord, à cette date, des dommages faits aux « choses », il fait aussi œuvre de prophète. Il devine que, derrière la destruction cynique d'une ville d'art, se profile une autre manière de faire la guerre, une manière qui visera un jour presque davantage les ci-

vils que les militaires et qui met fin aux prétendues « lois de la guerre ». Ce sera, en écho à la destruction de Louvain, celle de Guernica en 1937. En s'attaquant aux œuvres plus qu'aux hommes c'est l'humanité elle-même qui est visée.

Dans un deuxième article de cette période, de septembre 1914, publié dans le n° 10 des *Cahiers vaudois*, en octobre, et intitulé « Pro aris » (« Pour les autels »), Rolland proteste une nouvelle fois contre un bombardement, celui de la cathédrale de Reims, cet « orgue de pierre », et condamne vivement de nouveau les intellectuels allemands, cette « élite asservie au pire despotisme » qui refusent d'exprimer « le regret courageux des excès accomplis », par esprit de soumission.

Des appels restés vains... et rejetés par les deux parties, par les « patriotes » français qui s'indignent d'une prétendue « germanophilie déplacée » de Rolland (le professeur Aulard, de la Sorbonne), et par les « patriotes » allemands comme Thomas Mann, le grand Thomas Mann qui s'offusque d'être comparé à Attila mais qui revendique la guerre de la Kultur contre la « civilisation » décadente de la France.

Rolland défend « la souveraineté de l'esprit » et son « indépendance » contre l'esprit de soumission, cette « idole » de l'obéissance à tout crin, de la servitude volontaire qui, sous couvert de « salut public » et de patriotisme, est, dit-il, la « mère des héroïsmes et des crimes ».

Le 5 septembre, à Villeroy, en Seine et Marne le lieutenant Charles Péguy, ce « héros de la conscience française », est tué d'une balle en plein front... Rolland apprend sa mort le 18 septembre.

Nous voyons ici l'hommage de la revue expressionniste allemande *Die Aktion* à Péguy, une initiative isolée que Rolland saluera dans son article « Littérature de guerre ».

Charles Péguy, son « vieux compagnon » ..., son camarade de l'École normale qui avait publié les différents volumes de *Jean-Christophe* dans ses *Cahiers de la Quinzaine*... et aussi plusieurs de ses pièces, et la *Vie de Beethoven*, et qui avait défendu une forme mystique de socialisme dont Rolland s'était senti à cette époque assez proche.

Péguy était devenu nationaliste enragé vers 1905, aspirant presque à l'expérience mystique de la guerre, poursuivant Jaurès de sa haine, mais, pour Rolland, il était demeuré le Péguy rebelle et il consacra en 1944 ses dernières forces à rédiger son *Péguy*, qui s'efforce d'arracher l'écrivain à la récupération par l'idéologie de Vichy et à restituer sa vraie personnalité..

Dans un supplément du *Journal de Genève*, en septembre 14, Rolland publie donc un manifeste qui va associer la rhétorique la plus achevée et l'indignation la plus intime, celle qui s'exprimait déjà dans les lettres à sa confidente italienne, Sofia Bertolini, cette amie proche du temps du séjour à Rome. Nous qui vivons à l'époque du tweet et des « éléments de

langage » avons peut-être du mal à comprendre comment un appel prenant la forme typographique de ce bloc de six colonnes ait pu avoir un tel retentissement.

Romain Rolland en résumera lui-même le propos dans son *Journal des années de guerre* : c'est « en même temps qu'un hommage à la jeunesse héroïque d'Europe, un réquisitoire contre les auteurs criminels de cette guerre et un appel à l'union des esprits européens. ».

L'article dans les épreuves s'intitule « Au-dessus de la haine », avec, biffé au-dessus, de la main de Rolland, « mêlée ». Quatre thèmes soutiennent ce beau texte.

Rolland met en vedette le sacrifice d'une jeunesse idéaliste, de toute la jeunesse (y compris allemande), mais il cite exclusivement des extraits de lettres de jeunes amis français : le caporal Jean-Richard Bloch, plus tard romancier, dans les années trente membre du parti communiste ; le lieutenant Louis Gillet, normalien catholique proche de Claudel, historien d'art de la *Revue des Deux Mondes*, futur académicien ; mais aussi Alphonse de Chateaubriant, écrivain lui aussi (Monsieur des Lourdines), et qui, lui, sera séduit par Hitler, obsédé par l'antisémitisme, et compromis dans la collaboration... Diversité des destins politiques...

Romain Rolland est d'autant plus sensible à la mort de Péguy, à ces déclarations enflammées de jeunes gens qui vont peut-être mourir, eux aussi, qu'il pense être en partie responsable de leur idéalisme. Il note même leur certitude qu'en défendant leur terre envahie « ils défendent les libertés du monde » et il se dit certain que, par leur « abnégation » et leur « intrépidité », ils finiront par gagner la guerre. Nul défaitisme ici. « Je n'ai jamais pu distinguer la cause de la France de celle de l'humanité. »

Mais une question terrible va à se poser : ils font leur devoir, ces jeunes gens, mais les autorités l'ont-elles fait ? Romain Rolland, tout en se réjouissant de la victoire de la Marne, pointe la défaillance des élites, la faute des dirigeants politiques, les « auteurs criminels » de ce massacre, qui font un si mauvais emploi de cette ferveur patriote.

Il dénonce surtout « l'unanimité pour la guerre », cette passion belliqueuse ces « chants de haine » qui se sont emparés des meilleurs esprits, Bergson, Kipling, Barrès, Maeterlinck, d'Annunzio ; les savants, les historiens, l'Académie, les journalistes, tous divaguent, et Rolland se scandalise de voir les deux « puissances morales » du christianisme et du socialisme devenir elles-mêmes d'ardents défenseurs de la nation en guerre. « En 1870, du moins, une élite d'hommes s'étaient élevés contre la guerre. (...) Le fait saillant, cette fois-ci, c'est que les socialistes de tous les pays, sans une hésitation, ont pris parti pour la guerre. » Même les futurs prêtres, les séminaristes, « les curés sac au dos » sont mobilisés en vertu de la loi Freycinet de 1889.

La racine de cette folie collective ? Freud cherchera dans l'instinct de mort (Thanatos) une explication à cette course à l'abîme. Pour Rolland, l'ennemi demeure « l'impérialisme », notion à la fois politique et psychologique, cette volonté de domination exclusive, cet orgueil national, présent partout, mais particulièrement prégnant dans « la caste militaire et féodale » qui gouverne la Prusse.

Que faire ? « Le mal est fait », reconnaît Rolland, qui n'espère pas que la guerre puisse être arrêtée. Et sans doute n'imagine-t-il pas qu'elle durera quatre ans. Mais que faire « quand la guerre sera finie » ? Pas de vengeance, pas de représailles : il réclame la création d'une cour pénale internationale, la formation d'une opinion publique internationale, d'une communauté internationale.

Et aussi une réforme des élites, compromises par les passions nationalistes. Ce sera le sens de cette *Déclaration d'indépendance de l'esprit*, aussi généreuse que vague dans ses termes, qu'en 1919 Rolland réussira à faire signer par plusieurs centaines d'intellectuels, de « travailleurs de l'esprit », de nombreuses nationalités, notamment français et allemands, contre l'embrigadement de l'Esprit. En attendant : « je ne parle pas afin de convaincre, je parle pour soulager ma conscience ».

L'ironie est que jamais peut-être autant que le XXe siècle on a vu un tel embrigadement des esprits, par les totalitarismes, et Rolland lui-même un temps n'y a pas échappé...

Un pamphlet très virulent de l'été 1915, intitulé *Rolland contre la France*, et dû à Henri Massis, un journaliste proche de l'Action française, royaliste, comporte en annexe le texte même d'« Au-dessus de la mêlée » dans le *Journal de Genève*, ce qui contribue paradoxalement à le faire circuler en France. « Un adversaire maladroit est une bénédiction des dieux », dit Rolland.

La publication par l'éditeur Ollendorff des 16 textes, en septembre 1915, va relancer les polémiques, les caricatures, les mises au pilori, un flux de lettres anonymes. Rolland écrit en septembre 1915 dans la préface : « Ils peuvent me haïr, ils ne parviendront pas à m'apprendre la haine ». « Ma tâche est de dire ce que je crois juste et humain. »

En même temps un petit groupe de soutien se forme autour de lui, des pacifistes, des syndicalistes minoritaires qui le rejoignent ; des réseaux se créent, des correspondances se nouent ; Rolland va déployer son activité dans différentes directions, avec une énergie surprenante, avec Charles Baudouin, le psychanalyste, Amédée Dunois, le journaliste, Pierre Jean Jouve, le poète, Thiesson, le peintre, combien d'autres, anonymes.

La guerre a changé de visage en s'installant, et il semble que l'optique de Rolland ait évolué : il ne s'agit plus de s'opposer à la guerre par de grandes proclamations, avec les ressources de la rhétorique, mais de témoigner par des documents, pour l'avenir, comme un chroniqueur. L'article « Au-dessus de la

mêlée » est en quelque sorte la graine d'où est sorti tout un arbre de documents et de réflexions sur la guerre, rassemblés dans la publication de 1915 et dans le vaste *Journal des années de guerre*. Il fait ainsi l'éloge de l'action de la Croix-Rouge, dans « Inter arma caritas ».

Pour se rendre utile, Rolland se joint dès octobre 1914 aux bénévoles de l'Agence internationale des prisonniers de guerre qui se charge de mettre les prisonniers en contact avec leurs familles. Travail humble, bureaucratique, mais utile, comme il le constate en venant en aide à une famille de Brèves, dont le chef de famille est prisonnier en Allemagne. Il s'intéresse notamment avec le Docteur Frédéric Auguste Ferrière au sort d'une partie oubliée des victimes, les prisonniers civils.

Le dernier article de la publication de 1915 porte, à dessein, sur Jaurès et comporte un beau portrait de l'orateur, qu'il avait vu à la Chambre. Cet article ouvre la voie à une défense républicaine de la patrie, loin de la position de la paix à tout prix, loin du défaitisme.

Jaurès, c'est le grand orateur, c'est l'éloquence personnifiée. Mais se pose la question : qu'aurait-il fait, une fois la guerre déclarée, s'il n'avait pas été assassiné ? Aurait-il participé lui aussi à l'Union sacrée ? Au ralliement des socialistes ? Rolland évoque un « double devoir qui se serait imposé à lui : « la guerre à la guerre, tant qu'elle n'est qu'une menace encore à l'horizon, et, à l'heure de la crise, la guerre pour la défense de l'indépendance nationale. Ce grand Européen était un grand Français. » Serait-il devenu une sorte de Danton de la III<sup>e</sup> République ? Galvanisant par son éloquence patriote ? C'est sur cette interrogation que le volume s'achève.

Voici le monument aux morts d'Avallon dans l'Yonne... On peut y voir une belle illustration de l'atmosphère de la France « endeuillée » qui sort de la guerre, en 1919. Fermeté, solidité, gravité, lassitude aussi : « plus jamais ça ». Le sculpteur a réussi à transcrire dans la pierre ce mutisme qui, tous les écrivains sont d'accord, était la marque de ceux qui avaient connu le front. On songe en voyant cette statue – avec le détail parlant, touchant, de l'écharpe – au philosophe Alain qui s'engage comme volontaire, à près de 50 ans, dans l'artillerie, qui passe presque toute la guerre très près du front, et qui en revient, son devoir fait, profondément et radicalement pacifiste.

Le Rolland « pacifiste », lui aussi, va évoluer. En 1919 Rolland critique lucidement le traité de Versailles, il fait signer sa *Déclaration d'indépendance de l'esprit*, il soutient le président Wilson, sans illusion. Plus tard, après un temps être intéressé par la non-violence de Gandhi, face au danger que représentent le fascisme italien, dès les années vingt, puis le nazisme qu'il rejette dès 1933, Rolland se tourne vers le parti communiste et renonce à ses idéaux pacifistes, en plaidant pour une politique de fermeté.

À Vézelay, dans les années 38-39, il exprime,

dans son journal, donc non publiquement, son hostilité à la politique d'apaisement des accords de Munich et apporte même par télégramme, cette fois publiquement, un soutien répété à Daladier, président du conseil, au nom de la vision de la France révolutionnaire en armes et du souvenir de Valmy, au grand scandale de ses amis pacifistes comme Alain ou Giono... qui se sentent trahis. « Feu Romain Rolland » dit Giono. Mais qui a raison ? Qui est le plus lucide ?

« Quelle connerie la guerre », disait Prévert. On a parfois pourtant le sentiment qu'elle s'impose. « Barbara » de Prévert est une évocation du bombardement de Brest par les avions alliés en 1944 : tel est le contexte ambigu de ce poème. Ambiguïté que partagerait peut-être Rolland...

Pour finir, une image de propagande : Clemenceau, déjeunant avec des officiers généraux, quelque part sur le front de la Somme en 1917. Nous ne sommes plus à l'ère de l'éloquence, mais à notre époque, à l'époque des images, et des images de propagande.

Le message de Rolland a été mal perçu, mal compris, déformé, caricaturé, trahi. Sa rhétorique un peu pompeuse a vieilli sans doute, mais pas son témoignage, pas les documents qu'il a rassemblés pour la postérité. Nous sommes passés de l'indignation éloquente à la chronique pour les temps à venir.

Au-delà de la haine : Rolland n'a fait que poser des principes dans lesquels nous reconnaissons aujourd'hui, du moins espérons-le, la nécessaire réconciliation franco-allemande, pour la paix, l'Europe, comme diversité harmonieuse des « peuples », des « races », le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, le respect des petites nations neutres comme la Belgique, le refus des discours de haine et le respect de l'héroïsme, l'idée de « crime de guerre » et de tribunal pénal international. Ce sont des paroles de sagesse, loin du bourrage de crâne. Rolland a plaidé en faveur de l'universalité de la raison contre les « passions » des uns et des autres. Passant de l'éloquence au document...

Mais la folle violence de cette guerre, qu'il avait perçue, ne peut s'effacer ainsi... je citerai trois noms et trois dates, simplement. Louis Ferdinand Destouches, dit Céline, né en 1894, Antonin Artaud né en 1896, André Breton né en 1896. Ils auraient pu être les enfants de Romain Rolland : 30 ans les séparent. C'est toute une génération, qui a perdu la confiance dans l'humanisme, la raison, la rhétorique, au profit d'un autre rapport au langage, à la folie, à l'inconscient

Le drame de Rolland aura été d'avoir prévu cet abîme créé par la guerre, cette césure des générations.

novembre 2014

*Jean Lacoste est philosophe et écrivain. Il est l'éditeur pour Bartillat du Journal inédit de Romain Rolland « Journal de Vézelay 1938-1944 ».*